

qu'il fallait faire ou éviter, pour la guider, en un mot. Qui lui avait dit : Ceci est bien ou ceci est mal ; personne !

Quant à Borouille, il devinait très bien ce qui se passait en Charlot.

Le moment lui paraissait venu de frapper un grand coup, de s'attacher l'enfant par la complicité d'un crime. Alors ils ne se quitteraient plus. Ils formeraient, tous les quatre, une bande très unie, dont il serait le chef, et qui exploiterait, sous sa direction, la province.

En attendant, les poules volées par Charlot furent l'occasion d'un véritable festin pour l'association, y compris Papillon, qui croqua voluptueusement les restes de ces volatiles. Borouille, jamais à court d'argent, avait acheté de l'eau-de-vie au village. On avait bu un peu plus que d'habitude et Charlot et Criquet étaient très montés.

Souls, Bertine n'avait pas voulu toucher au litre d'eau-de-vie.

Elle gardait tout son sang-froid.

—Veux-tu faire une sibiche, Charlot ? dit Borouille en lui tendant son tabac et du papier à cigarettes.

—Volontiers, dit Charlot.

Il n'avait pas l'habitude de fumer.

Bertine s'interposa, disant :

—Cela va te faire mal.

Borouille eut un gros rire.

—Ce n'est pas une petite fille, je suppose ?

—C'est vrai, je ne suis pas une fille. Laisse-moi fumer, Bertine. Tout le monde fume. Regarde Criquet, regarde Borouille.

Il avait la langue pâteuse et les yeux vagues. Elle eut le cœur serré. Elle ne reconnaissait plus son gentil Charlot, si doux, si aimant, au si franc regard.

Elle n'osa pas insister et Charlot fuma.

Cela acheva vite de le griser.

Borouille en vint tout de suite à ses idées.

—Moi, dit-il, j'ai envie de sortir de la purée, une bonne fois. J'en ai assez d'avoir le dix de dèche. J'ai filé la comète toute ma vie. J'en veux plus ; ce que je veux, c'est de la galtouze. Et je sais où il y a un marmot. Nous ferons le coup ensemble. Nous partagerons l'oseille en vrais aminches, et puis voilà. Rien à craindre par ici, les fliques et les quarts d'œil sont loin...

Il but un verre d'eau-de-vie, regarda Criquet et Charlot, qui écoutaient silencieusement.

Puis il expliqua ce qu'il voulait.

Il avait, dans ses courses nocturnes, découvert une riche villa, non loin de Boulzicourt, un gros village sur la ligne de Paris. Il avait pris les jours suivants, à La Francheville, avec adresse, des informations.

Cette villa était habitée par un très vieux général en retraite, le général Auberpin, âgé de quatre-vingt-cinq ans, encore vert et robuste, mais très sourd.

Il y habitait seul, avec un cocher et une cuisinière.

Le général Auberpin passait pour être très riche et avoir chez lui des valeurs pour une somme très importante.

Comment le savait-on ? C'était bien simple. La cuisinière avait dit plusieurs fois dans le village, chez les fournisseurs :

—Monsieur a bien tort de garder tant de choses précieuses chez lui. Cela nous attirera les volours, bien sûr.

On avait répété le mot devant Borouille.

Et Borouille en avait fait son profit, rôdant de nuit autour de la villa, étudiant les moyens d'y pénétrer. Elle était située au milieu d'un jardin très vaste, rempli de très beaux arbres, entouré d'un mur assez élevé, avec grille pour le passage des voitures et petite porte pleine, à l'autre extrémité, pour les gens de la maison et les fournisseurs.

Etendu sur le mur, Borouille avait observé, pendant toute la soirée, la vie intime de cette demeure isolée en pleine campagne, loin du village.

Le général avait fait quelques tours de promenade dans le jardin, en fumant un cigare, puis il était rentré.

Borouille avait vu de la lumière derrière une fenêtre ; celle-ci s'ouvrit ; le général lisait en fumant toujours.

C'était donc là son cabinet de travail, au rez-de-chaussée.

Vers onze heures il ferma la fenêtre. La lumière s'éteignit, mais reparut aussitôt au premier étage.

La haute silhouette passa et repassa derrière la fenêtre, puis la lumière s'éteignit de nouveau.

Cette fois la maison resta plongée dans l'obscurité.

Borouille avait attendu une heure encore, et il s'était aventuré à parcourir le jardin. Un moment, il eut envie d'entrer, de faire le coup tout seul.

Mais il jugea que ce serait imprudent.

Mieux valait être deux, s'il y avait beaucoup de choses à emporter, pendant qu'un autre ferait le guet.

Il revint donc, sans rien tenter.

Mais c'était le projet qui fermentait dans sa tête. Il ne pouvait l'exécuter qu'avec la complicité de Criquet et de Charlot.

Il leur donna tous les détails,

Et il leur présentait la chose comme si facile, et il était si gai en donnant ces détails, entremêlant son récit de mots d'argot qui faisaient toujours la joie de Criquet, que personne ne se récria quand il eut terminé.

Criquet, simple et naïf, professait la plus vive admiration pour Borouille. Les désirs de Borouille étaient des ordres.

Quant à Charlot, on eût dit qu'il tentait de s'étourdir.

Au fur et à mesure qu'il écoutait parler Borouille, au fur et à mesure qu'il comprenait, qu'il se rendait compte, il apaisait les dégoûts de son cœur en buvant de l'eau-de-vie. Il ne percevait plus maintenant bien distinctement ce qui était bien ou ce qui était mal. Était-ce un vol ? Il ne savait plus. Était-ce simplement, comme disait Borouille, une bien bonne farce, "histoire de trifouiller dans les tiroirs d'un panto, de lui faire son morlingue et de se barer au large, sans qu'il ait eu seulement le temps d'ouvrir les mirettes et de jaspiner !" Il ne distinguait pas.

Borouille remplissait son verre et Charlot buvait.

Bertine, effrayée de son état, disait de temps à autre :

—Mon Charlot, je t'en prie, mon Charlot, prends garde. Tu vas te rendre malade.

Lui, doucement, sans colère, mais têtu :

—Non, laissez-moi tranquille, ma Bertine... Je ne suis pas une petite fille ; je veux boire et fumer comme eux...

Cependant Borouille qui conservait tout son sang-froid, ne voulut pas effrayer Charlot par une première expédition trop brusquement décidée.

Il expliqua que si Charlot consentait à courir les risques de l'aventure, il ne volerait pas, il n'aurait pas à pénétrer dans la maison du général. Il ferait le guet au dehors, afin d'écartier toute surprise, et avertirait Criquet et Borouille d'un coup de sifflet strident, en cas d'alerte.

—Est-ce convenu, Charlot ?

—C'est convenu, dit l'enfant. Je veux en tâter au moins une fois.

—Tope là, vieux poteau.

—Je tope.

Et ils se serrèrent la main.

Bertine, très pâle, les considérait avec épouvante.

—Tu pars, dit-elle, tu pars ?

—Oui... et je vais t'en rapporter, de l'argent, balbutia-t-il.

—Tu vas voler, mon Dieu ! tu vas assassiner, Charlot.

—Assassiner, dit Borouille en riant. Qu'est-ce qu'elle dit, la petiote ?...

Et rudement, la repoussant au fond du hangar :

—Tu ferais mieux de te taire que d'ouvrir ta gargoine pour dire des bêtises pareilles.

Bertine s'assit et se mit à pleurer.

—Ne chigne pas. Viens plutôt avec nous.

—Non, non... Et Charlot n'ira pas non plus.

—Allons donc, c'est ce que tu vas voir... Charlot !

L'autre fit quelques pas en titubant. Il avait beaucoup de peine à tenir ses yeux ouverts.

—Bertine prétend que tu flanches ?

—Je flanche ! moi ? Allons, partons-nous ?

Ils sortirent tous les trois.

Bertine se releva aussitôt du coin obscur où Borouille l'avait fait tomber. Elle s'essuya les yeux.

—Parti ! murmura-t-elle, parti ! mon Dieu, est-ce vrai ! Ai-je bien entendu ? Ai-je bien compris ?

Et elle cherchait vaguement autour d'elle, comme si elle avait eu la suprême espérance qu'au dernier moment Charlot n'avait pas voulu suivre les autres et qu'il s'était couché pour cuver son ivresse.

Mais rien. Le hangar était vide. Elle était seule.

Elle eut un sanglot.

—Du moins, je ne resterai pas là, se dit-elle. Je les suivrai. Je verrai ce qui se passe...

Et elle sortit, elle aussi, après avoir pris soin d'enfermer Papillon.

Sur la route, déjà loin, elle entend les pas des trois garçons. Elle se jette dans les champs. Là, sur les prés, dans les terres labourées, ses pas ne font aucun bruit. Elle les rejoint presque. Alors elle leur laisse reprendre un peu d'avance, pour ne pas être surprise et se contondre de ne pas les perdre de vue dans l'obscurité.

Ils marchent ainsi pendant plus d'une heure.

Puis, ils s'arrêtent sur la route.

Ils n'ont fait, depuis La Francheville, aucune rencontre. Donc tout s'annonce bien pour leur expédition.

Ils quittent la route, se jettent en pleins champs.

(A suivre.)